

Cendrilla
« Laisée pour conte »

EXTRAIT

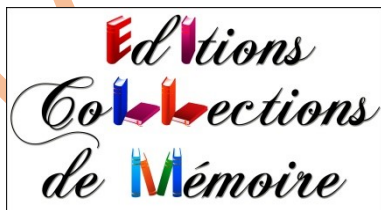
Nora Sudynès

EXTRAIT

Cendrilla

« Laisée pour conte »

EXTRAIT



EXTRAIT

*Je dédie ce livre à ma fille
et à sa descendance...
Je l'ai peut-être mal-aimée
mais elle aura été l'être
le plus cher de ma vie.*

EXTRAIT

EXTRAIT

Préface

J'aurais voulu que cet ouvrage paraisse le huit mars, journée internationale de la Femme. Détrompez-vous... je ne suis pas de ces militantes féministes qui revendiquent tout - et encore plus - telle une jument piaffante qui s'emballa, aveuglée par ses œillères !

Vous devez savoir que je fais partie de ces femmes nées dans les années 50. C'était encore l'époque de la phallocratie où l'homme dominait socialement la femme et exerçait son machisme dans toute sa puissance et sa virilité.

La plupart des familles espérait un premier-né mâle pour assurer la descendance. Faute de pouvoir programmer le sexe de leur enfant, la plupart du temps, la naissance d'une fille était vécue comme une déception. C'était déjà faire porter à cette enfant le lourd fardeau de la culpabilité.

Le propos de cet ouvrage est de mettre en exergue l'importance d'accueillir avec amour tout nouveau-né - qu'il soit fille ou garçon - en tenant compte de son héritage, de son potentiel et de son capital génétique. Tout être a le droit d'être accueilli et reconnu dans son unicité, sa singularité, dans son essence et sa quintessence.

EXTRAIT

Introduction

Pendant fort longtemps, nos villes et nos villages ont caché, bien à l'écart, des endroits communément appelés « cours des miracles ». Miracle s'il en est... au sein de notre société, des « Coluche » se sont exondés et on a vu fleurir nombre d'institutions sociales qui avaient pour mission de venir en aide non seulement aux bannis, aux exclus mais aussi à toutes ces personnes malades, isolées, handicapées et démunies.

Un nouveau-né abandonné sur une poubelle, ça choque et ça mobilise les instances sociales. Mais on oublie souvent qu'au sein de certaines familles - de quelle classe qu'elles soient - vivent des enfants maltraités, mal-aimés, abandonnés voire abusés au vu et au su d'un entourage qui préfère fermer les yeux pour « garder bonne conscience ».

Qu'en est-il de cette misère morale et psychique ? Elle peut être aussi insoutenable - sinon plus - que la misère physique. Mais elle relève du non vu, du non-dit voire du non-être, du non-événement. Pour les victimes, c'est une désaffection lente et insidieuse qui délabre d'autant plus qu'elle n'est pas toujours consciente.

La détresse de ces enfants, de ces adolescents - souvent sous terreur - ne pourra s'exprimer que par l'alcoolisme, la toxicomanie ou, si elle est

complètement intériorisée par la folie ou le suicide. D'autre part, ceux qui arrivent tant bien que mal à appeler au secours via la drogue, le vol ou l'agression... ces gens-là ont été considérés pendant longtemps comme des parias, des parasites, des plaies de notre société.

Ce que je veux mettre en exergue, c'est que nombre de personnes qui nous côtoient peuvent vivre l'enfer intérieur sans que personne ne s'en rende compte. Ces gens qui souffrent dans le silence et la solitude, ne s'autorisent pas à appeler au secours parce qu'on ne leur a jamais permis de parler et qu'ils vivent dans la peur, la terreur ou la culpabilité. Ils ont été bâillonnés dans leur enfance et restent dans leur prison.

Fort heureusement, le modèle éducatif tend de plus en plus vers le dialogue, l'expression qu'elle soit orale ou artistique. Si l'expression de soi est encouragée, nous évoluons malheureusement dans une société de consommation à outrance où tout s'achète, où les enjeux de réussite sociale placent la barre très haut et où l'individu se retrouve profondément seul et parfois impuissant dans le désert économique qui est le nôtre.

N'importe comment, on voit encore trop souvent des gens, y compris au sein de l'Eglise, contempler sans broncher l'oppression et la persécution. Que faut-il mépriser le plus : leur cynisme ou leur aveuglement ?

Le conte de Cendrilla

Il était une fois... une petite fille qui avait toujours été fascinée par le ciel et les étoiles. Elle se prénomma Cendrilla. Le soir, penchée à sa fenêtre, elle regardait inlassablement la voûte céleste. Magnétisée par le scintillement des étoiles qui esquissaient un chariot dans le ciel, elle rêvait d'être une fée conduisant son beau carrosse doré vers un monde imaginaire où tout prendrait des allures de feux d'artifice. Elle aurait voyagé des heures durant dans cet univers peuplé de constellations.

Le jour, elle s'inventait d'autres jeux ; elle s'imposait des ordalies intimes, des mises à l'épreuve pour se convaincre qu'elle avait le droit de vivre. Elle jouait à cache-cache avec les nuages et s'étourdissait dans une course effrénée pour les rattraper, voulant se prouver à elle-même qu'elle était plus forte que les circonstances. Ce qui devait arriver arriva : elle trébucha, et s'étala de tout son long. Quand elle vit le sang couler le long de ses guibolles, elle fut prise de panique et courut se réfugier dans sa « famille d'accueil » où elle était sûre de recevoir protection et consolation ... Et puis, que n'aurait-elle pas fait pour éviter le fracas familial... ?

La grande sœur qui était là lui expliqua, tout en la soignant, qu'il fallait d'abord regarder autour de soi pour voir où l'on mettait les pieds. Tout comme les arbres bien enracinés dans la terre, dit-elle, il est

important d'être bien ancrée au sol avant de regarder le ciel et les étoiles ! Tandis qu'elle appliquait le pansement, elle lui demanda pourquoi elle était à ce point attirée par le monde céleste.

Sans hésiter, la fillette répondit : « Ce monde est triste et me fait peur, les rues sont dangereuses, c'est maman qui l'a dit, et la plupart des « grandes personnes » sont méchantes et menteuses ! Mon berceau... c'est le ciel où les étoiles brillent, où le soleil réchauffe le corps et le cœur, où les nuages sont des nids d'ouate tellement doux qu'on a envie de s'y lover. Et puis, il y a tous ces oiseaux qui égrènent leurs notes et enchantent le ciel de leur symphonie ».

**Que vais-je dire ?
Oserais-je le dire ?
Peut-être des vampires
Vont-ils sortir
De ma bouche ensanglantée,
De ma bouche blessée,
D'une blessure primaire
Vieille de l'ère mammaire...
Cicatrices du silence, barbelés de culpabilité
Du cimetière de mon enfance
Où je fus cannibalisée.**

Durant ses jeunes années, Cendrilla aura deux référents majeurs : d'un côté, ses parents, de l'autre, « sa famille d'accueil » qui comptait sept enfants de six à vingt ans. L'aînée des filles deviendra son institutrice.

Elle a grandi dans un petit village où la majorité des habitants étaient des agriculteurs dont ses parents faisaient partie. C'était un nid de verdure où les arbres fruitiers explosaient de leurs mille fleurs au printemps ; les pâturages reverdissaient et la géométrie du paysage réapparaissait... des haies bourgeonnantes clôturaient des prés où beuglaient les vaches laitières attendant que l'on vienne libérer leur pis trop gorgé de lait.

Cette petite fille chétive aux grands yeux bleus dans lesquels on aurait pu se noyer a été, selon son institutrice, l'élève la plus intelligente, la plus appliquée et la plus motivée qu'elle ait jamais eue dans sa carrière. Oui... Cendrilla l'a rendue fière de son métier. Mademoiselle Dumont comptait sur elle pour éblouir l'inspecteur qui venait évaluer ses compétences et son enseignement. Dieu ! qu'elle était fière de conduire SON élève aux examens cantonaux, ces évaluations qui clôturaient le cycle des six années primaires. Il est vrai que la petite écolière était valorisée à l'envi... mais quelle pression, pour ces frêles épaules de devoir répondre à de telles attentes.

Lors d'une de ses visites, l'inspecteur de l'éducation nationale remarqua cette élève et confia à l'enseignante :

« Cet enfant a beaucoup de potentiel mais elle me paraît très anxieuse et n'arrête pas de se balancer sur son banc... Manifestement, elle manque d'affection et de sécurisation... C'est un handicap qui pourrait très bien saboter son parcours. »

Mademoiselle Dumont avait occulté cette remarque tant cela lui paraissait improbable. Certes, elle savait que les parents de sa pupille se disputaient souvent N'empêche... c'était « une famille bien ».

Mais ce que personne ne savait à l'époque, c'est que cette maturité précoce - qui stimule des capacités intellectuelles inhabituelles - est propre aux enfants blessés ! Les adultes admiraient la maturité précoce de ces enfants mais étaient à mille lieues de penser qu'il s'agissait d'une gravité anormale ! Il est vrai qu'on ne pouvait rien reprocher au comportement de Cendrilla : c'était une enfant modèle... trop... bien sûr !

Mademoiselle Dumont avait porté cette enfant aux nues et était passée à côté de tous les signaux non verbaux de son comportement.

Et pourtant... en dépit de tous ces messages valorisants, le parcours de Cendrilla va ressembler à un chemin de croix avec quelque chose de la passion mais... quelle passion ?...

C'était une petite fille malingre, chétive et frêle comme un roseau. Hyperkinétique, elle était toujours sur la défensive : à la moindre alerte, elle sursautait comme un animal aux abois. Sur le qui-vive, elle tournait la tête de gauche à droite toujours à l'affût d'un danger imminent. Mal à l'aise avec son schéma corporel, à tous les coups, elle trébuchait ou chutait et se blessait. A croire qu'elle était née pour les coups durs ! Debout ou assise, elle se balançait d'avant en arrière... un artifice, un bercement pour combler le vide et se sentir vivre ! Oui... Elle avait manifestement manqué de sécurisation. A l'époque, nul n'aurait donné cher de la peau de ce petit « crapoussin ». Mais, personne non plus n'aurait pu deviner l'énergie de survie qui l'habitait. Sa capacité de rebond après un choc était certes vacillante mais elle était là.

EXTRAIT

Les tendres années

1.

L'âge « tendre » de la fillette avait été marqué par les avalanches de colère et les disputes de ses parents ... disputes qu'elle préférait encore aux périodes de solitude et d'ennui qui ponctuaient sa vie. Elle s'était faite toute seule. Abandonnée à son sort, sa maman ne lui apportait que peu de soins, occupée qu'elle était par son dur labeur dans les champs. Selon elle, il fallait travailler dur pour vivre ... Il fallait « payer » de sa personne ! Mais payer quoi... ?

Si Cendrilla était portée aux nues à l'école, les messages de ses parents étaient mortifères et semaient la confusion dans sa petite tête tant ils étaient contradictoires. Laisée pour compte par son papa, elle fuyait ses regards réprobateurs et méprisants ; il ne semblait guère supporter ce petit gringalet, lui qui ne voyait que par la force, la puissance et le travail. Elle aurait tant voulu savoir ce qu'il lui reprochait !

A chaque fois qu'elle désobéissait, sa maman lui promettait l'enfer ou encore la fin du monde. Mortifiée, elle se réfugiait dans le jardin parmi les fleurs à qui elle racontait ses petits malheurs, ses doutes, ses peurs et ses chagrins. De quoi voulait donc parler sa maman quand elle évoquait la fin du monde ? Quand elle osa poser la question, cette dernière lui répondit sur un ton drastique : « c'est Dieu qui punit ».

Cendrilla frissonnait et se paralysait rien qu'à penser à toutes ces prédictions cataclysmiques. Elle se sentait alors très coupable et pensait que ses parents souffraient à cause d'elle. Alors, elle se mettait à prier comme sa mère le lui avait dit mais elle ne comprenait rien à cet Ave Maria qu'elle répétait en litanies !

Alors que la plupart des gens occultent les souvenirs pénibles de leur vie, la petiotte gardait des souvenirs très clairs et très marquants de sa petite enfance. Elle était souvent sous terreur car ses parents « jouaient toujours à bataille ».

Pendant les absences de sa mère qui s'en allait manier le trident ou escalader les échelles pour cueillir les fruits - pommes, poires, prunes et cerises - Cendrilla égrenait les heures une à une en jouant, rejouant, déjouant le temps. Elle finissait toujours par s'ennuyer et se morfondre jusqu'à s'en mordre les doigts, prisonnière des barreaux de son parc où il n'y avait même pas de geôlier avec qui dialoguer.

Souvent seule, son petit cerveau phosphorait jusqu'à s'en triturer les méninges. Il lui manquait quelque chose... manque de quoi ? C'était confus dans sa tête... Elle s'engourdissait par manque de chaleur et d'amour.

Souvent, ses parents chuchotaient à voix basse à son sujet et elle comprit très vite qu'elle ne répondait pas à leurs attentes... Ils avaient espéré la venue d'un garçon qu'ils auraient appelé Jean ! Et c'est elle qui était là... Elle se sentait très coupable de sa propre

existence et, pour se faire accepter, elle jouait souvent à Cendrillon, petite souillon toujours prête à nettoyer, à récupérer le plancher des vaches, à réparer ce qui était réparable...

Elle se mit en tête de supporter tous les fardeaux ! Elle s'était assignée comme mission de réparer la déception qu'elle avait causée à ses parents en venant au monde. Elle était prête à faire bonne figure et à ne rien laisser transparaître. La blessure identitaire qui l'empêchait de savoir qui elle était, avait provoqué chez cette enfant un surinvestissement où elle tentait de se construire.

2.

Quand son petit frère Rodolphe vint au monde, elle se mit à le surprotéger persuadée qu'elle seule était capable de supporter l'insupportable. Elle était pourtant d'une sensibilité extrême et absorbait tout telle une éponge. Elle s'imaginait que les otites aiguës et fréquentes dont souffrait son frère étaient provoquées par les disputes et les cris de ses parents. Pour tout vous dire, la petite fille se sentait toujours aussi seule avec ses carences.

Si la plupart des enfants avaient leur « doudou » comme confident, elle n'en avait pas et elle s'entoura de plusieurs compagnons : *de petits gnomes qui firent partie de son petit théâtre intime.*